

Denis CLARINVAL

LA TOMBE DE L'INCONNU



C'est l'instant où le jour attend d'être effacé par la nuit et au fond d'un cimetière dans une petite chapelle, éclairé par deux cierges, un prêtre est à genoux devant un crucifix déposé sur l'autel. Un inconnu s'approche, lentement, puis il franchit la porte, sans bruit, s'approche du prêtre et dépose sa main sur son épaule. Le prêtre sursaute et se retourne vers l'inconnu...

L'INCONNU

Que fais-tu donc à cette heure tardive dans cette chapelle, parmi tous ces morts ?

LE PRÊTRE

Je prie, ne le vois-tu pas ? Dieu est mort sur cette croix enfoncée comme un pieu dans le crâne, Golgotha, de toutes nos fautes. Alors je prie pour le salut des hommes...

L'INCONNU

Quel dieu est assez fou pour que, devant sa face, l'homme doit plier ses genoux ? Tu pries, dis-tu, mais ne sais-tu pas que les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir. Et sache encore ceci : c'est sur une croix plantée au cœur de nos déserts que dieu est né, non pour nous sauver en effaçant nos fautes, dieu n'est pas le blanchisseur de nos consciences.

LE PRÊTRE

Qui es-tu et d'où viens-tu ? Je ne t'ai jamais vu auparavant, tu n'es pas d'ici, tes propos en sont la preuve. Tu es le diable peut-être ou son messenger, envoyé jusqu'ici pour me tenter mais tu perds ton temps : ma foi est solide comme le roc, je ne faillirai pas. Je te conseille de t'en aller, de me laisser à ces prières que tu ne comprends pas.

L'INCONNU

Pauvre fou ! Dieu ou le diable, qu'est-ce que ça change ? Dis-moi lequel peut se passer de l'autre ! Mais rassure-toi : je ne suis pas un démon, juste une épine dans ta conscience. Aussi relève-toi et sortons

Le prêtre se relève et suit l'inconnu à l'extérieur ; ils marchent parmi les tombes, lentement car la lumière décline, et finissent par s'arrêter devant la tombe d'un inconnu : aucun nom gravé dans la pierre, aucun signe d'appartenance, aucune offrande, aucun souvenir déposé sur la dalle.

Tu reconnais cette tombe, toi tu sais qui repose sous cette pierre devant laquelle personne jamais ne s'arrête....

LE PRÊTRE

Comment le saurais-je puisqu'il n'y a pas de nom ? J'ignore qui a creusé cette tombe pour y déposer celui que personne ici n'a jamais vu, un mort bien sûr mais ignoré de tous, tu peux me croire.

L'INCONNU

Mais je te crois ! Et pourtant chaque année, au jour des morts, tu bénis cette tombe comme toutes les autres, sans savoir qui s'y trouve. Mais qu'est-ce que tu bénis au juste ?

LE PRÊTRE

Je bénis des corps, des reliques dans l'attente que l'esprit un jour descende sur eux quand dieu le décidera. Ils sont là, figés dans cette attente que leur conscience soit un jour pesée ; moi je veille sur ceux qui dorment dans ce cimetière.

L'INCONNU

En bénissant des cercueils vides...

LE PRÊTRE

Mais ils ne sont pas vides, je te l'ai dit, ils sont pleins de cette attente d'un jour être pesés, jugés, destinés à tout jamais.

L'INCONNU

Ces tombes sont vides de ce que tu penses s'y trouver ; ce que tu bénis, dans ces cercueils, ce sont des corps pourrissants, des os, du vide car ce qui pourrit n'est destiné à rien, se mélanger à la terre, se confondre avec elle, s'effacer sans espoir, aucun, de retour. Il n'y a rien ici qui mérite d'être béni : bénir n'est pas sauver mais accueillir tout ce qui s'offre à nous. Alors, dis-moi, que t'importent ces os aussi vains que tes prières ? Es-tu chez toi dans ce désert ? Il n'y aurait derrière cette grille aucun vivant qui te requiert : tu cherches parmi ces morts ce que tu ne peux y trouver car ce que tu cherches se trouve ailleurs.

LE PRÊTRE

Je ne cherche rien que je n'ai déjà trouvé car ma foi me suffit : elle est bien plus qu'une certitude, c'est un roc, je te l'ai dit. Mais toi, si tu n'es pas démon, et je veux bien le croire, qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'INCONNU

Mon nom n'a aucune importance : il ne t'apprendrait rien ! Je suis d'un peu partout, autant dire de nulle part. J'ai beaucoup voyagé et croisé bien des visages, tristes ou souriants, dévorés quelques fois par la fureur humaine. Je suis si vieux que le temps me traverse sans plus m'atteindre mais cela aussi n'a aucune importance. On dit de moi que je suis un vieux sage, que j'ai depuis longtemps fermé les yeux pour voir le monde.

LE PRÊTRE

Comment peux-tu voir le monde si tu fermes les yeux, si ton regard jamais ne se pose sur tout ce que tu croises ? Comment peux-tu savoir que toutes ces tombes ne recueillent rien, qu'elles sont vides, si elles échappent à ton regard ? Aurais-tu par hasard un œil caché comme l'avait Abel depuis sa tombe quand il regardait Caïn ? On ne voit rien de l'intérieur, notre âme est vide quand elle ne perçoit rien, bien plus vide que ces tombes d'où résonne encore l'attente ? Mais toi, que cherches-tu parmi ces choses, le monde, que tu refuses de regarder ? Tes paupières sont trop lourdes, vieillard, et tu n'es plus au monde : tu n'habites que dans tes songes. Tu te dis voyageur, un somnambule plutôt qui ne voit rien, qui ne touche rien, qui ne foule rien, même pas le cours de ses pensées.

LE VIEUX SAGE

Détrompe-toi, orant, j'y vois bien mieux que toi ! Ta foi est solide, dis-tu, un roc qui ne craint pas la tempête ni les orages. Mais qui es-tu vraiment ? Une brebis dans un troupeau, broutant chaque mot de tes croyances comme une herbe savoureuse, bien protégé en ta prairie par les barbelés de ce que tu nommes « foi ». Car c'est bien d'une clôture dont il s'agit, un fil tendu qui t'évite d'être tenté ?

LE PRÊTRE

D'être tenté par quoi ?

LE VIEUX SAGE

Tenté d'aller goûter l'herbe d'à côté qui peut-être, mais tu l'ignores, est bien meilleure que la tienne. Protégé aussi...

LE PRÊTRE

Protégé mais de quoi donc ?

LE VIEUX SAGE

De ceux d'à côté précisément qui pourraient venir dans ta prairie pour y semer le doute, y répandre des idées nouvelles, ébranler ce que tu dis être ton roc, le faire vaciller de l'autel où il repose.

LE PRÊTRE

C'est impossible car dieu y veille : les hommes sont l'avenir de dieu.

LE VIEUX SAGE

L'avenir d'un dieu privé de tout possible, enchaîné par vos croyances, un dieu soumis à ce que toi et tes pairs vous avez fait de lui. Votre dieu résonne comme un cantique, une suite de mots qui n'ont plus rien à dire, à supposer qu'un jour ce fut vraiment le cas, ce dont je doute. Ta foi, plus solide que le roc, c'est la prison de dieu, son commencement et sa fin, et tout ce qui se trouve entre les deux. Ta foi est une grammaire, la syntaxe d'un divin plié à toutes vos règles ; tu as raison, prêcheur, ta foi est aussi dure que le roc car toi et les tiens vous avez fait de dieu une pierre.

LE PRÊTRE

Mais dieu est un joug, plus lourd qu'une pierre tombale, sur les épaules de nos destins, sa clémence n'est jamais que le miroir de toutes nos fautes. Prenez cette tombe ! Celui qui s'y repose nous est un inconnu et nous ne prendrons pas le risque d'estimer le poids de sa conscience mais inconnu il ne l'est pas de dieu. La mort a scellé l'instruction de son âme, il est prêt pour la sentence.

LE VIEUX SAGE

Je te répète que sous cette dalle il n'y a rien si ce n'est de la terre...

LE PRÊTRE

Il y a un inconnu dont nous ne savons rien, je te l'accorde, mais notre ignorance ne fait pas de ce défunt un rien et puis qu'importe puisque dieu sait : on n'échappe pas à son regard qui jamais ne se détourne.

LE VIEUX SAGE

Si rien n'échappe à son regard, alors dieu est aveugle ! Mais je te l'accorde, à cet instant précis dieu sait le poids de ce qui se trouve là-dessous : ce poids, c'est celui de la terre.

LE PRÊTRE

Tu te répètes, vieux sage, mais de tout ce que tu dis tu ne peux rien prouver. Tes paroles sont sévères mais elles n'ont pas de poids, juste celui du péremptoire. Tu es moins sage qu'on le prétend.

LE VIEUX SAGE

Parce que la pierre n'est pas gravée tu affirmes que c'est la tombe d'un inconnu et puisqu'un inconnu ce n'est pas rien pour dieu, toi la bénis, tu prétends laver la conscience d'un mort qui n'en a plus. Range ton goupillon, il n'y a rien à bénir ; la pierre n'est pas gravée, c'est très juste, mais tu te méprends : s'il n'y a pas de nom c'est que par-dessous il n'y a rien qu'on puisse nommer, la terre en cet endroit ne fut jamais creusée.

LE PRÊTRE

Comment peux-tu le savoir si tu n'es pas d'ici ?

LE VIEUX SAGE

J'ai beaucoup voyagé, je te l'ai dit, je suis d'un peu partout, ça aussi je te l'ai dit, mais quand la mort vous rattrape il faut bien qu'on se pose quelque part et c'est cette tombe que j'ai choisie. Elle sera la mienne, un jour ou l'autre, mais aussi longtemps que je me tiens devant, ici avec toi, je ne peux être à l'intérieur. Sous cette pierre il n'y a pas d'inconnu dont dieu saurait le nom : il n'y a personne, seulement une terre qui attend qu'un jour elle soit creusée.

LE PRÊTRE

Je l'ignorais...

LE VIEUX SAGE

Et dieu aussi, ton dieu qui te commande de la bénir.

LE PRÊTRE

Et pourtant un jour tu y seras, nul n'échappe à la mort...

LE VIEUX SAGE

Non pas moi mais ce corps que je serai plus ; quand le corps vous abandonne il faut savoir y renoncer, que faire d'un corps qui ne veut plus marcher, d'un corps dont se consomment les dernières flammes ? Mais la vie est bien plus qu'un battement de cœur : ne meurt que ce qui est inapte à la vie. La matière est une chose, la vie en est une autre, non pas le sang qui circule dans nos veines mais ce qui, traversant la matière, ne peut que la sublimer, l'ouvrir à l'infini qui s'abrite dans le fini.

(Un bref silence. Le vent passe dans les cyprès.)

LE PRÊTRE

Tu parles comme un étranger aux choses de ce monde. La vie, dis-tu, ne serait pas dans le sang ? Mais alors où donc réside-t-elle ? Dans ces abstractions que tu dresses comme des paravents ? Tu sépares la matière de ce qui la traverse, tu distingues le corps de ce qui l'anime : n'est-ce pas là une autre théologie, plus pernicieuse encore que la mienne ? Tu prétends me libérer, mais tu m'enfermes dans des mots qui ne sont pas moins opaques. Qu'est-ce donc que cette "vie" dont tu parles ? Où donc la trouves-tu, sinon dans ce corps même que tu dénigres ?

LE VIEUX SAGE

Je ne dénigre rien. Je constate. Le corps est un passage, pas un trône. Il naît, il s'use, il souffre, il s'efface. C'est son destin, et il n'y a là aucune faute. Ce qui meurt est ce qui doit mourir. Et pourtant... tu le sais, toi aussi : tout ne se limite pas à ce qui se décompose. Tu vois cette pierre ? Un jour, peut-être, mon corps reposera dessous. Mais ce que je suis n'y sera pas. Car ce que je suis ne repose nulle part. Cela marche, encore et encore, jusqu'à ce que la marche elle-même devienne trop lourde, alors seulement la vie se retire, non comme une défaite, mais comme un geste qui s'achève.

LE PRÊTRE

Tu parles de la vie comme d'un voyage interminable, sans but, sans port... Mais comment un homme pourrait-il marcher sans espérer arriver quelque part ? Un chemin qui n'aboutit à rien n'est plus un chemin mais une errance.

LE VIEUX SAGE

Non, prêcheur ! C'est toi qui confonds. On ne va vers rien, c'est vrai — mais on va. Et rien que cela, ce n'est pas rien. Tu veux un port, une arrivée, une sentence, une justification. Moi je marche. C'est la seule différence, mais elle nous sépare comme deux mondes.

LE PRÊTRE

Marcher pour marcher... Quelle folie ! Ce n'est pas ainsi qu'un homme trouve un sens à sa vie.

LE VIEUX SAGE

Un sens ? Tu le réclames comme on réclame une torche dans l'obscurité. Mais l'homme n'a pas besoin de lumière pour avancer : une lueur suffit, même tremblante. Le chemin que nous empruntons, lui et moi, toi aussi d'une certaine façon — n'est pas une route pavée, ce n'est pas une voie royale. C'est un sentier de bois, un de ces chemins perdus dont parle le penseur de la Forêt-Noire. Un *Holzweg* : un chemin qui ne mène nulle part, sinon à lui-même.

Et pourtant nous avançons. Parce que marcher dans l'obscur est encore marcher. Parce que la nuit ne nous est pas donnée pour nous arrêter, mais pour éprouver notre pas. Parce que la joie tragique n'est pas dans la destination, mais dans ce pas même qui ose s'avancer vers rien.

(Un nouveau silence. Le prêtre baisse légèrement la tête.)

LE PRÊTRE

Tu parles d'une joie qui ne promet rien... d'un pas qui suffit... Mais que reste-t-il à l'homme, lorsque tout port lui est refusé ?

LE VIEUX SAGE

Il lui reste cela : être cet errant qui marche encore. Il lui reste de vivre sans garantie. Il lui reste ce souffle fragile qui éclaire juste assez pour ne pas tomber, une bougie vacillante dans la nuit, oui, mais une lumière quand même. Et c'est assez. Plus qu'assez. C'est de là que naît la seule joie qui ne trompe pas : celle de celui qui rame dans l'obscur, sans port, sans rivage, mais vivant — vivant parce qu'il avance.

LE PRÊTRE

Tu dis qu'il suffit d'avancer... mais avance vers quoi, si rien ne répond ? Tu parles de marcher comme si la marche était une vertu, mais l'homme n'est pas un pèlerin sans destination. Que vaut une route sans but ? Pourquoi chercher la lumière si ce n'est pour qu'elle éclaire enfin un visage, une vérité, quelque chose qui dépasse notre faiblesse ? Dis-moi franchement : que reste-t-il d'un homme qui ne cherche plus rien ? Un fantôme, une ombre semblable à celles qui errent ici entre les pierres.

LE VIEUX SAGE

Un homme qui ne cherche plus rien cesse d'être prisonnier du mirage de la trouvaille. L'ombre, ce n'est pas celui qui ne cherche plus : c'est celui qui espère trouver ce qui n'a jamais existé.

Le sens n'est pas devant nous comme une porte verrouillée : il se glisse sous nos pas, il tremble dans le souffle qui nous pousse à continuer. Regarde mieux : celui qui marche dans la nuit ne devient pas une ombre, il devient un veilleur. Une silhouette dans l'obscur, oui, mais debout.

LE PRÊTRE

Un veilleur ? Non... un veilleur attend l'aube. Il scrute la nuit pour que le jour vienne. Il sait que la lumière reviendra. Sans cette certitude, il n'y a plus de veille possible, seulement un naufrage. C'est ma foi qui me permet de veiller ! Sans elle, je sombrerais dans les ténèbres comme tant d'autres. Tu parles de marcher, de veiller, de vivre... mais sans une promesse, tout cela n'est qu'un geste vide. Je ne renoncerai jamais à croire que Dieu éclairera ce monde, tôt ou tard.

LE VIEUX SAGE

Ce n'est pas la lumière de Dieu qui te tient debout. C'est ta peur qu'il ne vienne pas. Tu appelles « veille » ce qui n'est qu'un refus de la nuit. Un veilleur véritable ne guette pas le retour du jour : il habite la nuit, il l'écoute, il marche en elle. Tu attends que le monde te rende des comptes ; moi je marche parce que le monde ne doit rien. Et la marche n'est pas un geste vide, prêcheur. Elle est ce qu'il y a de plus plein : c'est le geste par lequel un homme se prouve à lui-même qu'il n'a pas renoncé.

LE PRÊTRE

Tu joues avec les mots ! Tu dis « habiter la nuit » comme s'il y avait une demeure dans l'obscur. C'est absurde. La nuit n'est pas un lieu où l'on habite, c'est un passage. Ce qui demeure, ce qui sauve, ce qui fonde : c'est la lumière !

LE VIEUX SAGE

Non ! La lumière écrase tout ce qu'elle touche. Elle fait taire les ombres, elle nivelle les reliefs, elle dissout les secrets, elle rend muet le mystère. La nuit, elle, ne sauve rien mais elle laisse vivre. C'est dans la nuit que l'homme devient plus vaste que lui-même, parce qu'il ne peut plus se reposer sur ce qu'il voit : il doit s'appuyer sur ce qu'il est.

LE PRÊTRE

(Il est plus agité)

Sur ce qu'il est... mais qu'est-ce que l'homme, sinon une faiblesse qui demande secours ? Tu méprises la lumière parce que tu refuses d'être jugé par elle. Tu te protèges dans la nuit comme un fuyard ! Moi je n'ai pas peur du jour. Que Dieu me regarde : je n'ai rien à cacher.

LE VIEUX SAGE

Tu te trompes encore. Ce n'est pas la lumière que je refuse : c'est le mensonge qu'on lui fait porter. Tu ne dis pas : « Que Dieu me regarde », tu dis : « Que Dieu m'approuve ». La lumière dont tu parles n'éclaire rien : elle absout. Moi, je parle de la clarté intérieure, celle qui vient d'un pas après l'autre, d'un souffle qui ne demande rien, d'une lucidité qui n'a pas besoin d'être sauvée.

LE PRÊTRE

(Avec un reste d'orgueil blessé)

Tu es bien prompt à juger la foi des autres. Mais toi, qu'as-tu à offrir à l'homme ? Ni ciel, ni consolation, ni pardon, ni espérance... Tu le laisses marcher seul dans la nuit et tu appelles cela une joie ? Ce que tu proposes n'est pas une voie : c'est un abandon.

LE VIEUX SAGE

(Avec une douceur tranchante)

Je n'offre rien et c'est pour cela que ce n'est pas un mensonge. Je ne promets pas le ciel, parce que le ciel n'a jamais été donné. Je ne promets pas la consolation, parce qu'elle rend faible. Je ne promets pas le pardon, parce qu'il infantilise. Je ne promets pas l'espérance, parce qu'elle empêche de voir ce qui est là. Mais je donne à l'homme une chose que ta foi ne lui donne pas : la dignité de marcher par lui-même.

(Le prêtre reste interdit un instant, une fissure infime, mais réelle.)

LE PRÊTRE

(D'une voix qui se durcit pour masquer un frémissement)

Depuis deux mille ans, des hommes ont cru. Des femmes, des vieillards, des enfants, tous ont prié avant moi. Ils ont bâti des églises, enterré leurs morts, chanté les mêmes cantiques, transmis les mêmes rites... Et tu voudrais que je renonce à cette chaîne immense, à cette mémoire qui m'a façonné ? Ce que je suis ne vient pas de moi : je suis un héritier. Je marche dans les pas de ceux qui m'ont précédé et je porterai la flamme jusqu'à ceux qui viendront après moi. Tu appelles cela une prison ; moi j'y vois une fidélité. Et je préfère tomber avec ma foi que vivre sans elle : car sans elle, je ne suis plus rien.

LE VIEUX SAGE

(Dans une douceur presque fraternelle)

C'est donc cela qui te fait trembler. Non pas Dieu mais l'absence de Dieu. Non pas la foi mais le vide qu'elle masque. Tu ne t'accroches pas à la chaîne de tes ancêtres : tu t'accroches à l'idée qu'elle ne peut pas se rompre, car si un seul maillon cède,

tu tombes avec. Tu dis : « Je suis un héritier ». C'est vrai. Mais de quoi es-tu l'héritier ? De la lumière qu'ils cherchaient ou de la peur qui les tenait debout ? Il y a dans ta voix un tremblement, prêcheur. La pierre commence déjà à s'écailler.

LE PRÊTRE

(Tentant de retrouver son aplomb, mais la voix se brise par endroits)

Les siècles... ne se trompent pas ! Un édifice qui tient depuis si longtemps... Un peuple... des millions d'âmes... Tu ne peux pas... tu ne peux pas me demander de croire qu'ils ont bâti sur du sable ! Si la pierre cède, alors... alors quoi ? Alors il ne reste plus que...

(Le mot refuse de sortir)

...que le vide.

LE VIEUX SAGE

(Avec une pitié sans condescendance)

Le vide ne te menace pas, prêcheur. C'est lui qui te porte. Tu as cru bâtir ta maison sur la pierre ; mais c'est le vide sous la pierre qui lui a donné sa forme. Regarde mieux : tout ce que tu appelles tradition est fait des mains tremblantes de ceux qui ont eu peur avant toi. Ils ont façonné des certitudes comme on dresse des murs contre la nuit. Tu n'es pas en faute. Tu es seulement un homme qui vit dans la maison qu'ils ont construite. Mais maintenant, la maison craque, les murs se fendent, et le vent nocturne passe entre les pierres. Tu entends ce souffle ? Ce n'est pas la fin, c'est la vérité qui entre.

LE PRÊTRE

(Dans un murmure, comme malgré lui)

Si la pierre se brise... je tombe.

LE VIEUX SAGE

Non ! Tu tomberas seulement de ta hauteur et tu découvriras que le sol n'est pas si loin. Tu crois que ta foi te soutient, mais c'est toi qui la portes depuis toujours. Ce n'est pas un roc : c'est un fardeau.

(Un bref silence. Le prêtre ferme les yeux, juste un instant.)

LE VIEUX SAGE

(Reprenant, très doucement)

Et même si tout s'effondrait, même si ta pierre se réduisait en poussière, il te resterait encore quelque chose, quelque chose que tu n'as jamais vraiment vu : ton propre pas.

Tu n'as jamais marché par toi-même. Toujours derrière, toujours dans le sillage. Mais si le roc se brise, alors il ne restera plus que cela : un homme qui avance dans la nuit, sans héritage pour le soutenir, sans promesse pour le guider, mais debout et vivant.

(Il tourne lentement les talons)

Je ne peux plus rien t'apprendre, prêcheur. Ce qui doit maintenant se fissurer se fissurera sans moi. Souviens-toi seulement de ceci : la pierre n'est forte que tant que tu t'y appuies. Quand tu la lâches, elle redevient poussière et toi, un homme. Rien de plus... et rien de moins.

(Il s'éloigne, sa silhouette s'efface entre les cyprès. Le prêtre reste immobile, les yeux entrouverts, comme s'il cherchait le souffle qui vient de quitter les lieux. Un long silence.)

LE PRÊTRE

(il parle à voix basse, pour lui seul)

Un homme... Un simple homme...

Il regarde un instant la dalle sans nom, puis tourne le dos au cimetière. Ses pas, d'abord assurés, deviennent hésitants, comme s'il devait réapprendre la marche. Il regagne la chapelle.

Une lumière tire encore sur la pierre, vacillante : les deux cierges brûlent au pied du crucifix. Le prêtre entre. Sa soutane frôle le sol. Il respire profondément. Il s'approche de l'autel, lève une main incertaine... et souffle la flamme du premier cierge. Le second tremble encore un moment avant d'être éteint à son tour.

L'obscurité descend, douce, complète. Le prêtre prend la clé, jette un dernier regard vers le visage de bois suspendu dans l'ombre. Rien ne brille plus, sinon le reflet ténu de la lune sur le métal du verrou. Il referme la porte. La nuit l'engloutit sans bruit.